

*Dix-huitième voyage de l'Académie des 9 et 10 juin 2016***Déplacement en Aveyron et Lozère****Compte-rendu par Jacques BALP**

Ce voyage s'est déroulé sur deux jours : les 9 et 10 juin 2016. Il avait pour but essentiel une rencontre avec la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Lozère qui allait nous recevoir en son siège dans la ville de Mende.

Comme à chacun de nos déplacements, tout au long du trajet, nous avons bénéficié de l'intervention d'un certain nombre d'académiciens qui nous ont fait profiter de leurs connaissances géographiques, économiques, techniques ou historiques ; en un mot l'esprit des lieux que nous traversions : Louis Bourdiol pour Le Caylar, Gérard Boudet pour les commanderies des Hospitaliers, Bernard Epron pour le Viaduc de Millau et Michel Gayraud qui, à proximité de la ville, nous a donné quelques explications sur la céramique autrefois produite à La Graufesenque à deux kilomètres au sud de Millau. C'est une céramique sigillée rouge ornée de reliefs qui nécessite des moules gravées au poinçon. Initiée par des potiers venus d'Arezzo en Italie qui ont trouvé là une argile plastique abondante, de l'eau (le Tarn, la Dourbie) et du bois de chauffage pour les fours, elle a submergé le marché méditerranéen entre 10 avant et 120 après Jésus-Christ (900 000 vases fabriqués). L'organisation est bien connue grâce à de nombreux graffiti sur les tessons : artisans gaulois, vastes fours allumés une dizaine de fois par an, fabrication en série.

Notre première étape se situait à Séverac le Château. Nous y avions rendez-vous avec notre confrère le bâtonnier François Bedel de Buzareingues initiateur de ce déplacement effectué en partie sur des terres aveyronnaises dont nous savons combien elles lui sont chères. C'est lui qui allait nous présenter ce lieu qui domine la ville et qui fut peuplé dès la préhistoire.

Ce Castrum du dernier siècle avant notre ère se situe à plus de 800 mètres d'altitude. Il tire son nom de Severus un centurion romain qui fut gouverneur de la province. Il a connu de nombreuses vicissitudes : siège des anglais du Prince Noir ; massacre des prêtres catholiques au temps des guerres de religion. Ces derniers furent jetés du haut des rochers par les Calvinistes. Le maréchal Amaury de Séverac, qui en fut l'un des seigneurs, combattit avec les armées de Louis XIII. Le château fut aussi le théâtre de la mort "suspecte" de Gloriande de Thémines épouse du duc d'Arpajon qui la soupçonnait d'avoir eu des "relations" avec un jeune seigneur. C'est pour le repos de son âme que fut construite la chapelle de Notre-Dame de Lorette. A noter que la dernière duchesse d'Arpajon fut dame d'honneur de la reine à Versailles avant la Révolution où le château fut pillé. Abandonné, vendu à un marchand de pierres, l'édifice ne fut plus que ruines.

Il fut repris en main après la Libération par la municipalité de Séverac. Une association des amis de Séverac aide à sa restauration progressive et relève les murs. Depuis près de quinze ans un spectacle moyenâgeux est donné dans la cour supérieure du château en juillet et août sur l'histoire de Séverac et de Jean le Fol.

La fin de la matinée de ce premier jour s'est poursuivie avec la visite du Château de Belvezet, résidence d'été du bâtonnier et de sa famille. Là, Madame Bedel de Buzareingues nous offrit une réception très chaleureuse pour un apéritif empreint de simplicité champêtre.



*Visite du Château de Belvezet*

Suivirent un déjeuner typiquement aveyronnais au restaurant *Au bon secours* – le bien nommé pour sa cuisine roborative – et notre installation dans deux hôtels de Mende.

A 17h30 la Société des Sciences Lettres et Arts de la Lozère nous a accueillis dans ses locaux pour une séance académique.

Après les interventions de son président Monsieur Jean-Marc Chevalier et celle de notre président Jacques Balp, nous avons pu entendre deux conférences remarquables. Tout d'abord, Monsieur Jean-Claude Mazot, membre de la société savante lozérienne a évoqué la mémoire de Théodore Roussel.

*Voir la conférence de Jean-Claude Mazot, page 403*

Ce fut ensuite au tour de notre confrère le professeur François-Bernard Michel, Membre de l'Institut, de nous parler d'une lozérienne célèbre Céleste Albaret gouvernante de Marcel Proust.

*Voir la conférence de François-Bernard Michel, page 409*

A l'issue de ces travaux, une réception très sympathique nous attendait à l'Hôtel de ville par le maire de Mende en personne qui nous dit tout le plaisir et l'honneur qu'il avait de nous accueillir.

Cette première journée, dont nous retiendrons la richesse et la densité, prit fin avec le traditionnel dîner des présidents.

### Vendredi 10 juin

Le second jour a commencé par une visite de la Cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Privat de Mende sous la conduite et avec les commentaires de Madame Isabelle Darnas Conservateur en chef du patrimoine. Elle nous a révélé bien des aspects du bâtiment et de son histoire. Voulu par le Pape Urbain V, le premier édifice fut ravagé par un terrible incendie. Le pape ordonna sa reconstruction depuis Rome. Guère plus d'un siècle après sa consécration, elle fut de nouveau entièrement détruite au moment des guerres de religions pour être reconstruite à l'identique "*mais sans façon ni ornement*" au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, en 1906 la construction d'un porche monumental néo-gothique flamboyant donnera à la cathédrale l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

Puis, ce fut le départ pour Le Monastier-Pin-Moriés avec une visite de l'église de l'ancien monastère de Saint-Sauveur-de-Chirac : visite guidée et commentée par notre confrère Jean-Pierre Dufoix.

*Voir le commentaire de Jean-Pierre Dufoix, page 411*

Dans le bus, Robert Dumas et Thierry Lavabre-Bertrand, spécialistes de l'histoire de la Médecine à Montpellier, nous ont rappelé ce que l'un des anciens novices de Saint-Sauveur-de-Chirac : Guillaume Grimoard, plus connu sous le nom d'Urbain V, avait fait pour notre Faculté de Médecine.

Après un déjeuner au "*Domaine de Carrière*", nous partons pour Javols. Mais avant l'arrivée sur les lieux, notre confrère Michel Gayraud nous a présenté le territoire des Gabales qui correspondait à peu près au département de la Lozère. Il était traversé par deux routes importantes ; l'une Nord-Sud qui menait de Clermont-Ferrand à Millau, l'autre Est-Ouest de Lyon vers Toulouse. L'économie reposait sur l'élevage bovin (fromages vendus à Rome) et ovin (pièces d'étoffe), les ressources forestières (résineux), les mines (plomb argentifère) et la céramique (sigillée de Banassac).

Quant à Javols, nous y avons fait une halte fort enrichissante avec cet effort d'imagination que demande un espace dont beaucoup de vestiges ont été enterrés à nouveau afin d'éviter leur disparition définitive. Voici ce que nous a dit de ce lieu notre confrère grand spécialiste de la romanité :

"Le nom de Javols qui vient de celui des Gabales était Anderitum dans l'Antiquité, ce qui signifiait « le gué »". La visite a été conduite par Caroline Bideau, conservateur du site. Cette "petite ville de moyenne montagne" (980 mètres) est un exemple très intéressant de romanisation d'une région reculée. L'espace urbain, agrandi à la fin du I<sup>er</sup> siècle par l'aménagement des rives du Triboulin, a été organisé selon un plan orthogonal où prenaient place le forum, une basilique, des thermes et un amphithéâtre dont on a pu voir les emplacements depuis une terrasse sur le site. Les matériaux mis au jour lors des diverses campagnes de fouilles ont été rassemblés et classés par thèmes dans un intéressant musée archéologique. La pièce majeure en est la statue en grès rouge du dieu Sucellus, dieu des forêts, au dos de laquelle est représentée une panoplie d'outils du travail du bois. En conclusion, deux problèmes ont été soulevés : cette petite ville était-elle occupée en permanence toute l'année ? pourquoi le siège épiscopal a-t-il été transféré à Mende au V<sup>e</sup> siècle ?"

Départ ensuite pour le Château de la Baume que l'on appelle parfois le Versailles du Gévaudan.

Mais en chemin, grâce à notre confrère le docteur Claude Lamboley, nous allions nous replonger dans une période tragique de la province du Gévaudan avec l'affaire de la Bête : cette série de drames qui eut un retentissement dans tout notre pays. Voici le récit que notre confrère nous en a fait après de sérieuses recherches.

*Voir le texte de Claude Lamboley, page 413*

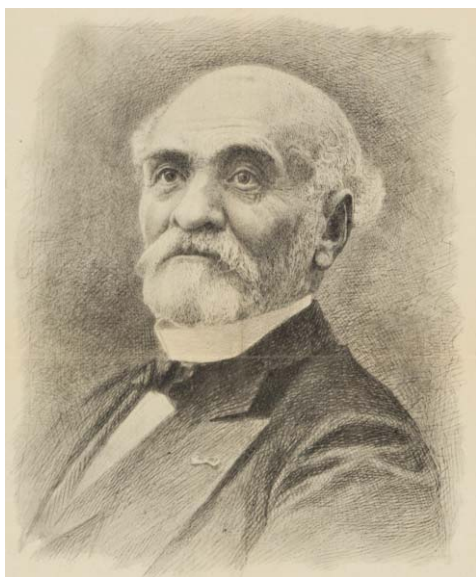
La fin de cette histoire, nous l'avons écoutée à 1200 mètres d'altitude devant la façade imposante du château le plus élevé de France ; le Château de la Baume propriété de la famille de Las Cases.

Telle qu'elle apparaît aujourd'hui, la demeure a été transformée au XVII<sup>e</sup> siècle de château médiéval en château résidentiel. A noter que l'épouse d'Emmanuel de Las Cases, l'avant-dernier propriétaire, n'était autre que la sœur aînée du Président Valéry Giscard d'Estaing. Grâce à notre confrère le bâtonnier Bedel de Buzareingues, qui connaît bien la famille, nous avons pu visiter les lieux sous la conduite de Madame de Beauregard, fille de Madame de Las Cases. Nous avons donc bénéficié de détails, d'anecdotes singulières, colorés par les souvenirs et l'attachement affectif qui lient notre guide à la maison de son enfance. C'est ainsi que nous avons pu découvrir toutes les richesses dissimulées derrière la façade imposante et austère du *Versailles du Gévaudan*.

En redescendant des sommets, notre confrère Guy Puech nous parla en technicien averti de l'exploitation du bois en Lozère et ce fut notre retour à Montpellier après deux journées particulièrement bien remplies.

## Il y a deux siècles naissait Théophile Roussel, figure emblématique du Gévaudan

par Jean-Paul MAZOT



Il y a deux siècles exactement, venait au monde à Saint-Chély d'Apcher, Jean-Baptiste Victor Théophile Roussel, fils d'un médecin, Paulin Roussel, et d'une fille de notaire, Cécile Gaillardon, son épouse. Nous sommes le dimanche 28 juillet 1816. L'homme au savoir encyclopédique appelé familièrement *Le Père Roussel*, celui qui se prévalait de l'amitié de Claude Bernard, celui qui justifia pleinement la formule du docteur Paul Tissier "Protéger l'enfant, c'est aimer deux fois les hommes", cet humaniste comparé à saint Vincent de Paul, quel personnage était-il réellement au-delà de la définition lapidaire donnée par les dictionnaires, les encyclopédies, ou

les sites Internet comme Wikipédia : "Théophile Roussel est un médecin, homme politique et philanthrope français." ?

### La jeunesse

Après des études primaires chez les Frères de Saint-Chély-d'Apcher, Théophile Roussel entre, à l'âge de 13 ans, au réputé collège Stanislas à Paris : études classiques tournées vers le latin, le grec, l'histoire et les lettres. Son accoutrement, son accent, ses manières, sont prétexte aux moqueries de ses camarades parisiens. Mais au fil des mois, il se fonda tant bien que mal, dans le moule de l'élite qui fréquente "Stanislas". Hébergé par la famille de Rozière dont le fils Eugène sera son complice de toujours, Théophile ne se sent pas trop esseulé. Ses études à Paris seront interrompues en 1832 : craignant l'épidémie de choléra qui sévissait alors dans la capitale, ses parents lui firent intégrer, une année scolaire durant, le collège de Mende.

De retour au collège Stanislas, le jeune Roussel obtient brillamment, en 1834, son baccalauréat ce qui lui permet de se lancer dans des études médicales. Il fréquente le quartier latin, participe aux confrontations d'idées. Le voici plongé dans un monde dont il ignorait totalement l'existence dans sa Lozère natale. Sa personnalité évolue, se forge.

### Le médecin

Interne dans les hôpitaux de la Salpêtrière et de Saint-Louis, il décroche son diplôme de Docteur en médecine en 1845 en soutenant sa thèse sur la pellagre. Notre jeune docteur s'oriente vers la recherche. Il démontre que la pellagre provenait d'un parasite du maïs et indique comment le détruire. De cette thèse, il tire un livre *De la pellagre* couronné par l'Académie de médecine.

Missionné par le ministre de l'agriculture et du commerce, il part, en 1847, en Espagne. Il étudie les mœurs andalouses, visite les hôpitaux de Grenade, les gitans de Séville et découvre que le mal dont souffraient certains mineurs des Asturies n'était rien d'autre que la pellagre. Cette même année il présente au concours d'agrégation de médecine sa thèse : "De la valeur des signes physiques dans les maladies du cœur". Théophile Roussel se penche également sur la nécrose, gangrène des tissus provoquée par le phosphore, maladie qui sévissait dans les fabriques d'allumettes.

### L'homme de lettres

Homme de sciences, Théophile Roussel possède une solide culture classique : il lit dans le texte l'allemand, l'espagnol, l'italien, l'anglais et bien sûr le latin. Et il s'est lancé dans une folle aventure : remettre au premier plan une figure gévaudanaise quasi oubliée de tous -et même du clergé- le pape d'Avignon Urbain V. Pour ce, il se déplacera dans les villes marquées du sceau de Guillaume de Grimoard.

Au mois de septembre 1841, voyageur infatigable, il part accompagné de son ami de Rozière pour Rome. Il y restera jusqu'au début de l'année 1842.

Ses premiers travaux à vocation historique, *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V*, seront couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres : il obtient une médaille d'or. L'ouvrage ne sera jamais publié, mais le manuscrit de 500 pages et plus existe bel et bien.

Le docteur Roussel souhaite que la place Notre-Dame située devant la cathédrale de Mende prenne le nom d'Urbain V et qu'une statue du pape gévaudanaise y soit érigée. On est en 1856. Il obtiendra satisfaction le... 28 juin 1874 !

Théophile Roussel s'attache également à Du Guesclin qui trépassa en Gévaudan durant la guerre de Cent Ans. Il pense que le Breton de Dinan mérite également une statue, à Mende. Car, à ses yeux, le Connétable est un "grand précurseur de la Vierge héroïque de Domremy".

### L'homme politique

Né dans une famille légitimiste et conservatrice, Théophile Roussel, parti royaliste de Saint-Chély-d'Apcher, n'allait pas tarder à scandaliser les siens par ses opinions républicaines : au contact des idées nouvelles, des événements et de rencontres au hasard de ses études, il se forgea une philosophie propre. Influencé par Michelet, Lamennais et Lacordaire, peut-être aussi par Saint-Simon, il vécut à Paris les *Trois Glorieuses*, fut marqué par la Révolution de 1848 dont il avait apprécié le grand souffle de liberté : au bout de ce long cheminement, il se définira comme "libre penseur" fier de son indéfectible idéal républicain.

Les événements vont lui offrir une seconde chance car il avait connu l'échec en Lozère, lors de l'élection à l'Assemblée constituante de 1848. Le 13 mai 1849, il se représente : les électeurs lozériens invités à élire leurs députés à la première Assemblée législative de la Seconde République lui accordent leur confiance. Roussel se classe 3<sup>e</sup> derrière les conservateurs Justin Jaffard et Fortuné Renouard.



Théophile Roussel siège parmi les républicains modérés. Le jeune député lozérien ne passe pas inaperçu, intervenant avec fougue à propos des logements insalubres.

L'année 1849 est à marquer d'une pierre blanche pour le jeune Roussel : à 33 ans, il épouse, le 21 mai à Saint-Chély d'Apcher Élixa d'Estrehan, née à la Nouvelle-Orléans en 1822, fille d'un Français fixé en Amérique à la suite de Lafayette. Sans aucun doute il doit apprécier l'apport financier considérable de son épouse. L'année suivante, le couple aura une fille : Jeanne. À Paris, les époux Roussel résideront au 71, rue du faubourg Saint-Honoré, à deux pas de l'Élysée.

Lors de son mariage, son père Paulin Roussel lui offre le domaine d'Orfeuillette, dans la commune d'Albaret-Sainte-Marie. Cette propriété devient la résidence de prédilection du jeune couple. Théophile Roussel est maintenant un notable, grand propriétaire rural. Il transforme le relais de chasse d'Orfeuillette en château. Autre bonne nouvelle de cette année 1849, il est fait chevalier de la Légion d'honneur au titre de l'Institut ! Il n'a pas encore 33 ans !

Le coup d'État du 2 décembre 1851 met un coup de frein à sa carrière politique. Comme tous les vrais républicains, (Victor Hugo choisira l'exil dans l'île de Guernesey), il se retire de la vie publique et exercera en haute Lozère l'activité de médecin de campagne : il parcourt allégrement en sabots la dizaine de kilomètres entre Orfeuillette et Saint-Chély-d'Apcher. Le voici maintenant "émigré de l'intérieur" !

Une traversée du désert longue d'une vingtaine d'années durant laquelle, en 1864, il essuiera une sérieuse alerte de santé quand de graves douleurs gastriques dont il souffrira tout le reste de sa vie feront craindre le pire : un cancer de l'estomac.

La chute de Napoléon III accélère son retour sur la scène nationale : le 8 février 1871, il est élu député de la Lozère.

Dans l'Assemblée siégeant à Bordeaux dès le 13 février - la première de la III<sup>e</sup> République - il s'inscrit à la Gauche républicaine. Théophile Roussel vote pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre le septennat pour la durée du mandat de Mac-Mahon, pour l'amendement Wallon qui constitutionnalise le fait que la France est une République, enfin contre les tentatives de restauration monarchique.

En 1876, Théophile Roussel est tenté par le Sénat. Mais c'est l'échec. Il se représente donc à la députation quelques semaines plus tard : élu de l'arrondissement de Florac, il prend place dans l'aile la plus modérée du parti républicain.

Trois années plus tard, il récidive pour les sénatoriales. Et cette fois, en 1879, il décroche un siège au Palais du Luxembourg qu'il conservera jusqu'à sa mort.

Dans un climat général particulièrement crispé Théophile Roussel arrive à tirer son épingle du jeu. Homme de gauche, il est gratifié d'une réputation de tolérance : ainsi, il est déstabilisé par les audaces de Waldeck Rousseau ; cependant il vote, sous l'influence du sénateur Monestier, la loi relative aux congrégations, le 1<sup>er</sup> juillet 1901. Une "loi plutôt de contrôle et non d'exclusion" comme elle sera interprétée ensuite par le Père Combes.

Paradoxalement, Théophile Roussel bénéficie d'une relative bienveillance du parti catholique. Ce dernier évite de tirer, sans arrêt, à boulets rouges sur sa personne. Une raison essentielle, sa famille compte plusieurs hommes d'Église.

Ainsi le *Courrier de la Lozère* du 4 octobre 1903, quelques jours après sa disparition, estime que "libre penseur, mais d'esprit large, il ne reniait pas le passé religieux de notre pays et savait s'associer à de pieuses entreprises, sans crainte d'être accusé de cléricalisme".

Quelques exemples à l'appui : le 24 juillet 1873, l'Assemblée nationale avait déclaré "d'utilité publique" la construction de la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. T. Roussel vote en faveur de cette décision alors que la majorité de ses amis politiques s'y oppose. De plus, il suit d'assez loin les violentes querelles écoles confessionnelles – écoles publiques, préférant consacrer son énergie à des actions destinées à secourir les plus malheureux.

Au moment de clore ce chapitre sur l'homme politique, relevons une anecdote extraite de l'ouvrage *Éphémérides* d'Emmanuel de Las Cases. Elle fut entendue par le propriétaire du château de La Baume, futur sénateur de la Lozère, le jour des obsèques de Théophile Roussel à Saint-Chély-d'Apcher, le jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1903 : "Les pays riches peuvent se payer des artistes de ce genre. A nous, il nous faut des sénateurs qui nous obtiennent des chemins".

Pourtant, quel observateur de bonne foi peut nier que Théophile Roussel fut un bienfaiteur de la Lozère. Sa position de président du Conseil général du département combinée aux multiples contacts noués à Paris porta ses fruits : nous ne retiendrons que l'arrivée du chemin de fer. Et là, il fut un visionnaire, en favorisant les lignes Béziers-Neussargues et Mende-La Bastide, même si pour cette ligne cévenole, l'action du sénateur Monestier fut décisive.

Son action dans le secteur social et médical fut primordiale avec l'implantation d'hospices, notamment à Florac et Saint-Chély-d'Apcher, de dispensaires sur l'ensemble du territoire départemental bien qu'il lui fut difficile parfois d'y faire appliquer les lois sociales dont il était à l'origine, notamment celles touchant la protection de l'enfance, enfin d'une maternité à Mende.

La ville où il avait vu le jour bénéficia de ses largesses : maison de famille devenue le siège de la mairie, hospice, partie de sa bibliothèque, dons en espèces. Et dans la commune d'Albaret Sainte-Marie, il siégea au conseil municipal de 1875 jusqu'à sa mort.

### **Un saint Vincent de Paul laïque**

Sa qualité de parlementaire, trente année et plus sans discontinuité, lui permettra d'agir concrètement car son âme de médecin ne s'effaça jamais devant l'homme politique : cela lui donnera l'opportunité de s'attaquer aux maux de la société puisque la prévention sera son credo. Son action se traduira par plusieurs propositions de loi. Je vous cite les principales : pour réprimer l'ivresse publique et combattre l'alcoolisme, le 16 août 1871, pour améliorer le sort des aliénés en 1872, pour établir l'assistance médicale gratuite, en 1877. Il fut tout autant un précurseur en matière de lutte contre les maladies professionnelles, pour le progrès de la médecine du travail et l'amélioration de la condition pénitentiaire

Persuadé que la faiblesse crée le droit, Théophile Roussel fera surtout porter ses efforts sur la protection de l'enfance. En 1873, ses interventions poussent le Parlement à interdire au moins de 12 ans le travail dans les manufactures et les mines. Il s'agit là d'une avancée considérable. Et surtout la grande loi, portant son nom, votée le 23 décembre 1874, la Loi Roussel, sur la protection de l'enfance du premier âge, directement inspirée d'une loi votée naguère par les Conventionnels, celle du 28 juin 1793, mais dont les difficultés économiques du temps empêchèrent l'application.

Son ami, le sénateur Paul Strauss écrira : "Il a fallu des années de lutte, des monceaux de livres et de brochures et l'admirable ténacité d'un Théophile Roussel,



saint Vincent de Paul laïque, pour organiser la protection des enfants placés en nourrice”. Cette loi sauvera des milliers de vies humaines. Enfin, il sera le rapporteur de la proposition de loi sur les enfants assistés en 1898.

### La reconnaissance

Cette longue suite d’initiatives développées tout au long de mon exposé corrobore le jugement de Catherine Rollet-Echalier : “Formé dans la mouvance du courant hygiéniste dont il est l’un des héritiers, Théophile Roussel est aussi le père fondateur de la politique sociale menée sous la III<sup>e</sup> République : c’est une figure charnière qui s’intercale entre celle de Villermé et de Pasteur”.

Nommé dans les plus hautes assemblées du pays, à l’Académie de médecine, en 1872, à l’Académie des Sciences morales et politiques et au Conseil supérieur de l’Assistance publique, etc., l’honorable parlementaire lozérien jouit d’un rayonnement considérable : sa réputation l’amène à présider, en France et à l’étranger, nombre de congrès nationaux et internationaux.

La vie de cet humaniste fut émaillée de combats pour imposer ses idées, de victoires électorales, de récompenses et d’honneurs, rarement d’échecs. Lorsqu’il disparaît, âgé de 87 ans, le 27 septembre 1903 dans son château d’Orfeuillette, les hommages unanimes se succèdent, soulignant la réussite sociale mais également la droiture et le dévouement de cet humaniste. Retenons le jugement du maire de Saint-Chély-d’Apcher, Odilon Ramadier : “Il resta fidèle à ses convictions malgré les avances et les offres les plus séduisantes et reporta sur sa chère Lozère une large part de son activité”.

La reconnaissance officielle, il l’avait déjà rencontrée le dimanche 20 décembre 1896, lors de son jubilé dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne : apothéose de sa vie publique au cours d’une cérémonie inoubliable suivie par 3 000 personnes. Une consécration dont peu de gens peuvent se flatter : une cascade de témoignages salua unanimement cet homme de cœur dont le plus émouvant fut certainement avec celui des habitants du canton de Saint-Chély d’Apcher qui avaient tous, sans exception, déposé leurs signatures sur le livre d’or, celui de *L’Association lozérienne* qu’il avait fondée le 18 juin 1880 pour venir en aide à ses compatriotes gévaudanais en difficulté dans la région parisienne.

La cinquantaine de Sociétés, françaises et étrangères, qui lui étaient redevables exprimèrent à cet homme d’exception un hommage appuyé. Il fallut attendre le 14 décembre 1909 pour que Sigismond Jaccoud (1830-1913), secrétaire perpétuel, prononce son éloge à l’Académie de médecine.

Enfin, pour mesurer la notoriété de l’illustre disparu, il suffit d’évoquer les rues et avenues qui portent son nom, les monuments qui lui furent consacrés, à Paris et à Mende, ainsi que différents établissements scolaires et sanitaires.

Sans oublier le lycée de Saint-Chély d’Apcher ainsi que la maison d’éducation de Montesson, naguère en Seine-et-Oise, réservée aux indisciplinés des écoles primaires, qui reçut le 1<sup>er</sup> janvier 1902 l’appellation “École Théophile Roussel”.

Il est regrettable que l’étoile de ce philanthrope dont le XIX<sup>e</sup> siècle eut le secret ne scintille plus aussi intensément que naguère. Pourtant, lors de son jubilé en 1896, le docteur Gouraud, président de la Société protectrice de l’enfance de Paris avait prophétisé : “Son nom sera honoré dans le beau pays de France, aussi longtemps qu’il y aura des berceaux”.

Et que dire de la péroration de l'éloge funèbre de l'Académie des Sciences morales et politiques dont il faisait partie depuis 1891 : "Théophile Roussel a donné aux politiques un rare exemple de persévérance et de désintéressement. Son existence doit servir de leçon aux ambitieux et aux égoïstes : en ne cherchant qu'à faire du bien à ses contemporains, en ne pensant qu'aux autres, il a forcé l'estime et conquis le respect".

Loin d'un homme du passé Théophile Roussel, ce saint Vincent de Paul laïque, qui, si l'on en croit Cédric Maurin, "remet en question un ordre politique et social, semblant daté d'un autre temps" présente bien des aspects qui plaident pour sa modernité : nombre de problèmes sociaux dénoncés à son époque ont ressurgi à la une de l'actualité.

Ce côté novateur caractérise ce *Maître de granit* (pour reprendre l'expression de Yves Pourcher) qui présida la Société d'Agriculture, sciences et arts de la Lozère de 1854 à 1858 : Théophile Roussel, homme d'État, homme de cœur aussi, immortalisé par Jeanne Tournay en tenue d'académicien, considéré comme l'une des gloires lozériennes du XIX<sup>e</sup> siècle derrière Jean Antoine Chaptal, ministre de l'Intérieur de Napoléon Bonaparte.

Alors, ne semble-t-il pas injuste voire incompréhensible que l'image de Théophile Roussel s'égaré, chaque jour davantage, dans les oubliettes de l'histoire ?

## **Une Lozérienne magnifique : Céleste Albaret, gouvernante de Marcel Proust**

**par François-Bernard MICHEL  
avec la collaboration de Claude LAMBOLEY**

Cette réunion commune de nos deux Académies, nous semble une opportunité singulière, après le Colloque que je lui ai consacré à La Canourgue de rendre un nouvel hommage à une lozérienne exceptionnelle qui tint, dans la vie de Marcel Proust une place décisive.

Une femme modeste, mais dotée de la finesse et du bon sens des paysannes de Lozère, qui lui a permis de déceler, chez son employeur, au delà de ses comportements bizarres, un écrivain génial, dont elle pouvait favoriser le travail.

Fidèle témoin de la vie la plus intime de Proust, elle a écrit en 1973 avec l'aide de Georges Belmont un livre de souvenirs "Monsieur Proust" (réédité en 2014).

La critique fut unanimement sévère, injuste, odieuse à l'égard de ce livre. Angelo Rinaldi parla de "papotages domestiques" ; "rien que du bavardage" pour Hubert Juin dans le *Magazine littéraire* ; dans *Le Monde*, Jacques Barsani n'hésita pas à décréter que "le livre de Céleste n'existe pas", et dans *Le Figaro*, Claude Mauriac affirma qu'il est "frappé de stérilité".

Espérons que les auteurs de ces critiques impertinentes les ont regrettées ensuite. Céleste n'a jamais prétendu avoir été essentielle à Marcel Proust et son œuvre. Elle n'a rien inventé de ce qu'elle raconte, même si elle ne garantit pas les guillemets de ses propos.

Qui saurait nier pourtant qu'elle a assisté Marcel Proust au long de ses dernières semaines et de ses derniers jours et qu'elle était à ses côtés avec Robert Proust lors de son agonie ?

Céleste Gineste est née le 17 mai 1891 à Auxillac, près de La Canourgue. Elle a rencontré Odilon Albaret, né en 1884, taxiteur à Paris, lors d'un mariage en Lozère et l'a épousé le 28 mars 1913 avant d'aller vivre à Paris avec lui.

Odilon, devenu taxiteur de la Compagnie des Taximètres Unic après divers emplois à Paris, était le chauffeur de confiance au service de Proust depuis 1907 pour ses sorties nocturnes.

Céleste, après avoir été "courrière", entra elle-même au service de Marcel Proust, par suite de la grande guerre 1917-18 qui le priva de ses domestiques précédents. Elle a raconté son entretien d'engagement :

*"Madame, je vous remercie infiniment de bien vouloir condescendre à soigner un malade. Vous me rendez un grand service, et je ne vous saurais vous en être trop reconnaissant..."*

*Puis il a ajouté, en me tenant sous son regard, je le reverrai toujours :*

*– Madame, je ne vous apprendrai rien si je vous dis que vous ne connaissez rien et que vous ne savez rien faire, je le sais. Mais rassurez-vous aussi : je ne vous demanderai rien, je me suffirai et je veillerai moi-même à mes affaires. Vous me ferez seulement mon essence de café, qui est le plus important.*

*Il a encore dit, en me fixant du regard :*

– *Vous ne savez même pas parler à la troisième personne.*

*Là, j'ai répondu. J'ai dit :*

– *Non, monsieur, et je ne le saurai jamais”.*

Après la guerre de 14-18, Céleste s'installe au 102, boulevard Haussmann avec Odilon démobilisé.

Cloîtrée, son seul horizon devient “A la recherche du temps perdu”. Elle sera la confidente de l'écrivain de 1914 à sa mort, en 1922.

*“Quand M. Proust me rappelait, alors que j'étais déjà couchée, j'arrivais ainsi, les cheveux défaits, mais avec un peignoir en plus. Il disait : “C'est la Joconde”.*

*“Pauvre Ploumissou !”. Je lui avais lancé cela une fois et il m'avait demandé ce que cela signifiait. Je lui avais expliqué :*

*C'était ma mère. Quand j'étais petite, elle m'appelait : “Viens ici, mon Ploumissou, que je te coiffe”. Et vous, Monsieur, vous êtes coiffé comme un ploumissou”.*

Progressivement, la cellule lozérienne de Proust se met en place autour de Céleste, faisant fonction de gouvernante et d'Odilon le chauffeur, avec sa sœur Marie Gineste, faisant office de cuisinière et sa nièce, Yvonne Albaret, devenant la secrétaire.

Céleste passera progressivement du statut de gouvernante à celui de collaboratrice indispensable s'adaptant aux horaires inversés du maître et à ses exigences maniaques, réagissant “au coup de sonnette”, toujours prête à lui procurer le matériel de fumigation, les boîtes de poudre de Louis Legras, dont il faisait lui-même les préparatifs.

Elle aura l'intelligence de comprendre le génie de Proust et de devenir elle, la petite paysanne de Lozère, une dévouée collaboratrice dont Proust ne pourra se passer.

*“Quand les marges étaient pleines, il ne restait plus qu'à coller des petits papiers. C'est moi qui en eus l'idée. Quand je pense que j'arrivais à lire son écriture à l'envers !*

*Il écrivit pour moi et me donna ce petit poème à l'occasion du mariage du frère d'Odilon avec une nièce de l'archevêque de Tours, Mgr Nègre. A son propos je lui dis : Eh, Monsieur, vous m'arrangez ! Nous en rîmes beaucoup.*

*Grande, fine, belle et maigre,*

*Tantôt lasse, tantôt allègre,*

*Charmant les princes comme la pègre*

*Lançant à Marcel un mot aigre,*

*Lui rendant pour le miel le vinaigre,*

*Spirituelle, agile, intègre ;*

*Telle est la nièce de Nègre.*

L'une des preuves de l'attachement de Proust à Céleste Albaret apparaît dans cette lettre de recommandation à Marcelle Larivière, fille d'Adèle Larivière, l'une des belles-soeurs de Céleste au moment du décès de sa mère (1915) qui l'avait fait retourner en Lozère.

*Mademoiselle,*

*Permettez-moi de tout mon cœur de vous recommander Céleste. Hélas pour son moral personne n'y peut rien, elle ne peut que souffrir et pleurer.*

Céleste Albaret décède le 25 avril 1984, à Montfort-l'Amaury, âgée de 93 ans. Sa tombe, où elle repose avec Odilon (1884-1960), son époux et sa sœur Marie (1888-1978) est au cimetière de Montfort-l'Amaury.

## Une note sur l'abbaye Saint-Sauveur du Monastier-Pin-Moriès

par Jean-Pierre DUFOIX

Les membres participant au voyage annuel de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier ont fait escale au Monastier le 10 juin 2016 dans la matinée. Une visite rapide leur a permis de découvrir cet édifice qui a vu le jour avec les premiers moines un peu avant l'an 1100. Il s'agit d'une abbaye romane, bénédictine à l'origine mais reprise par la suite par les Jésuites. Ce monument a été particulièrement malmené en raison des guerres et du brigandage : la majeure partie des bâtiments conventuels n'existe plus ou a été profondément modifiée. La toponymie confirme que les moines sont venus s'installer dans ce site vallonné au bord de la rivière de la Cocagne, le monastère ayant donné son nom à l'agglomération qui s'est constituée autour de lui. Elle poursuit de nos jours son développement par regroupement des communes du Monastier, de Pin, de Moriès et de Chirac. On désigne également l'abbaye, monument historique classé, par l'appellation Saint-Sauveur-les-Chirac.

Il n'entre pas dans mes intentions de rapporter ici l'histoire aussi glorieuse que chaotique de cette congrégation. En effet, les destructions que l'ensemble monastique a subies se sont succédées en raison de la guerre avec les Anglais et des sévices causés par des mercenaires et des brigands. Faute d'argent, une soldatesque abandonnée à elle-même, en Gévaudan, avant de se rallier à Du Guesclin, vivait sur le pays. C'est pour ce motif que, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'abbaye qui constituait une proie se transforma en forteresse. De cette période très dure, elle garde les traces dans les parties qui n'ont pas disparu, ce qui rend particulièrement délicate la compréhension de bâtiments conservés ou démolis et reconstruits avec renfort des ouvrages de défense. Là-dessus des panneaux d'information, à l'intérieur de l'édifice, renseignent le visiteur. Comme on peut le constater, la chapelle du couvent devenue église paroissiale et quelques vestiges témoignent de nombreux remaniements. Aujourd'hui, le cloître est devenu un espace vide sans la moindre arcade ni colonnette. Rien ne rappelle l'aile qui, conformément au plan type des monastères bénédictins et cisterciens, abritait la bibliothèque, la salle du chapitre et le chauffoir surmontés du dortoir : elle a purement et simplement disparu. Seules les ailes, méridionale du côté de la rivière et occidentale du côté du village, qui jouxtent la cour actuelle, permettent d'évoquer la partie qui a pu contenir le réfectoire, la cuisine et le bâtiment des convers. Triste aboutissement d'un passé particulièrement tumultueux ! L'abbaye a donc deux faces : l'une glorieuse, l'autre douloureuse et marquée de surcroît en son temps par la peste. Et pourtant, quelle face glorieuse au XIV<sup>e</sup> siècle, avec l'ascension de l'un de ses moines, personnage majeur à l'origine du rayonnement de cette communauté !

Guillaume de Grimoald, un enfant du pays, né en 1310, prend sa robe de moine à l'abbaye Saint-Sauveur, puis il y sera ordonné prêtre. Il fera des études à l'université de Montpellier. Il deviendra abbé de la puissante abbaye Saint-Victor de Marseille avant d'être élu pape sous le nom d'Urbain V mais il demeurera toujours plein de sollicitude à l'égard de son abbaye gévaudanaise et apportera sa contribution aux travaux de remise en état. Dernier des papes d'Avignon, il reste dans la mémoire religieuse et pour l'Histoire comme le souverain pontife qui a réinstallé la papauté à Rome, mais il

reviendra en France peu de temps avant sa mort en 1370. Personnage hors du commun, il laisse l'un des plus grands noms dans une Europe médiévale déchirée par les guerres. En France, Avignon, Marseille, Mende et Montpellier n'ont pas oublié Guillaume de Grimoard, le pape Urbain V.

Des travaux que j'ai dirigés dans les années 1970 à l'abbaye Saint-Sauveur j'ai conservé divers souvenirs. J'en évoquerai deux.

Le premier est la question des vols dans les édifices religieux. A cette période, le ministère de la Culture était très préoccupé par la disparition d'objets d'art sacré, monnaie courante, en Lozère comme ailleurs, dans des édifices mal protégés. L'église du Monastier a fait, depuis, l'objet de mesures appropriées : une vitrine éclairée et peut-être sécurisée a été aménagée, encastrée – semble-t-il – dans la maçonnerie d'un bas-côté de la nef.

Le second est une anecdote qui prête à sourire et laisserait certainement perplexes de nombreux maires confronté à des problèmes de financement : pour une tranche de travaux de consolidation de façade subventionnés par l'Etat, le département et divers organismes, la commune du Monastier avait reçu des subventions à hauteur de 110 % ! Ayant quitté le département, je n'ai jamais su quelle suite avait été donnée à l'attribution de ce pactole.



## La Bête du Gévaudan

par Claude LAMBOLEY

Dans les premiers jours de juin de l'année 1764, une femme de Langogne, gardant son troupeau de bœufs, fut attaquée par une bête féroce. Les chiens, terrorisés, détalèrent la queue basse ; les bœufs, au contraire, regroupés autour de leur gardienne, mirent l'animal en fuite. La femme, indemne, rentra à Langogne, terrifiée, la robe déchirée. À la description qu'elle fit du monstre, on conclut que la peur lui avait quelque peu tourné la tête. On parla d'un loup, peut-être enragé. On n'en parla plus.

Mais quelques semaines plus tard, le bruit se répandit, dans toute la région, que la Bête était reparue<sup>(1)</sup>. Le 30 juin, au village des Habats, en Vivarais, elle avait dévoré une fillette de quatorze ans ; le 8 août, elle avait attaqué une fille du Mas Méjean, en Gévaudan, puis trois garçons de quinze ans, du village de Cheylard-l'Évêque, une femme d'Arzenc-de-Randon, une fillette du village des Thorts, un berger de Chaudeyrac. Tous avaient été trouvés morts, horriblement mutilés. En septembre, une fille de Rocles, un homme des Choisinets, une femme d'Apcher, disparaissent à leurs tours ; ne restent d'eux que des débris épars<sup>(2)</sup>. Le 8 octobre, un jeune homme du Pouget raconte, terrifié, qu'il a rencontré, dans un verger, la Bête, elle lui a lacéré la peau du crâne et de la poitrine. Deux jours plus tard, un enfant de treize ans a également le front ouvert et le cuir chevelu arraché. Le 19 octobre, une fille de vingt ans est trouvée aux environs de Saint-Alban, affreusement déchiquetée : la Bête s'était acharnée sur elle, dévorant ses entrailles.

La peur gagne alors tout le Gévaudan. Le capitaine Duhamel, aide-major des dragons de Langogne, se met volontairement à la tête d'une troupe de hardis paysans afin de donner la chasse à l'animal mystérieux. Las ! Un gros loup qu'ils tuent, n'est pas la Bête, et un soir d'octobre, un paysan du village de Julianges, rangeant des bottes de paille dans sa grange, voit passer une ombre et aperçoit devant la fontaine, un animal monstrueux tel qu'il n'en a jamais vu. Armé de son fusil, tout tremblant, ayant fait le signe de la croix, il épaula, vise, tire ; la bête tombe, se relève, secoue la tête sans bouger de place, regardant de tous les côtés d'un air furieux. Il tire un second coup : la Bête jette alors un cri terrifiant, fléchit sur ses pattes et s'enfuit.

Désormais la terreur est partout. Les travaux des champs sont délaissés, les routes désertes ; les gens ne sortent de chez eux qu'en troupes bien armées. Des battues sont organisées à la moindre alerte. En vain ! Un jour, on débusque la Bête près du château de la Baume ; malgré la fusillade qui la blesse, elle arrive à fuir, et s'attaque, deux jours plus tard, à trois lieues de là, à un jeune homme de Rimeize, retrouvé, la peau du crâne enlevée, et le flanc ouvert. Les attaques se poursuivent dès lors de plus belle...

Les victimes, qui ont réchappé à la Bête, la décrivent avec une *gueule presque semblable à celle du lion, mais beaucoup plus grande, des oreilles qui, dressées, passent la tête de quelques pouces et se terminent en pointe ; le cou couvert d'un poil long et noir qui, étant hérissé, la rend encore plus effroyable ; outre deux rangées de grosses dents pointues, elle en a deux en forme de défense, comme les sangliers, lesquelles sont extrêmement pointues ; ses jambes de devant sont assez*

*courtes, mais les pattes sont en forme de doigts et armés de longues griffes ; son dos ressemble à celui qu'on nomme requin et cayman, il est couvert d'écailles terminées en pointes ; ses pattes de derrière sont comme celles d'un cheval, et il s'y dresse dessus pour s'élaner sur sa proie ; sa queue est semblable à celle du léopard, et est même un peu plus longue, son corps est de la longueur de celui d'un veau d'un an, couvert de côté et d'autre d'un poil ras de couleur rousse et il n'en a point sous le ventre* (1). La Bête semble douée d'une sorte d'ubiquité, d'une agilité surprenante. Souvent, 10 à 15 km voire même 60 km séparent deux attaques ! On raconte qu'elle aime à se dresser sur son derrière et à faire des "*petites singeries*" ; que, si elle est pressée, elle peut traverser les rivières en deux ou trois bonds ; mais que, quand elle a le temps, elle est capable de marcher sur l'eau sans se mouiller. Quelqu'un assurait même l'avoir entendue rire et parler. Bref, si ce n'est pas un loup, serait-ce le diable ?

Dès lors, la nouvelle de cette calamité se répand dans tout le Royaume ; les gazettes en diffusent la nouvelle. La Bête est le sujet de toutes les conversations, à la ville, à la Cour. Le Roi, lui-même, s'en émeut. Ordre est donné aux dragons d'intervenir. Huit battues s'effectuèrent, du 20 au 27 novembre 1764. Sans résultat. Pire, durant l'expédition, la Bête tue à Sainte-Colombe cinq filles, une femme et quatre enfants... La terreur redoubla. L'évêque de Mende, Mgr de Choiseul-Beaupré, dans un mandement du 31 décembre 1764, tirant parti de l'évènement pour motiver ses ouailles, qualifia la Bête de fléau envoyé par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés. Il fit exposer le Saint-Sacrement, ordonna des prières publiques, ajoutant que cet animal, *tout terrible qu'il est, n'est pas plus que les autres animaux à l'épreuve du fer et du feu...Il tombera infailliblement sous les coups qu'on lui portera dès que les moments de la miséricorde de Dieu sur nous seront arrivés...* promettant mille livres à l'heureux vainqueur qui purgerait la terre de ce fléau (1).

Un incident, survenu en janvier 1765, met en émoi tout le Royaume. Le 12 janvier, un berger du village de Chanailleille âgé de douze ans, nommé Jacques Portefaix, gardait des bestiaux dans la montagne. Il était accompagné de quatre camarades et de deux fillettes plus jeunes que lui. Par précaution ils étaient armés de bâtons équipés de lames de couteaux. Attaqués sauvagement par la Bête, se défendant avec un grand courage, au prix de graves blessures, ils arrivent à mettre en fuite le Monstre (2). L'affaire fit grand bruit ! Des plaintes, des images, célébrant ce combat épique, se répandirent dans le Royaume grâce aux colporteurs et aux marchands d'images.

Il fallait agir. À l'appel du capitaine Duhamel, le 7 février, 20 000 paysans, commandés par les seigneurs locaux, constituèrent une formidable armée. Le pays était couvert de neige ; il fut facile de relever la piste de la Bête et de suivre sa trace. Cinq paysans du Malzieu la tirèrent : elle tomba en poussant un grand cri, mais se releva aussitôt et disparut... Le lendemain, on trouva le corps d'une fillette de quatorze ans, la tête tranchée. On en fit un appât. Peine perdue !

Le découragement fut immense ; d'autant que les habitants se ruinaient à subvenir au séjour des dragons pour un piètre résultat et que la peur paralysait toute activité économique. C'est alors qu'un vieux gentilhomme normand, le marquis d'Enneval, dont la réputation de louvetier était grande, vint à Versailles et affirma à Sa Majesté qu'il tuerait la Bête et la lui rapporterait empaillée. La proposition fut acceptée. Malheureusement, malgré l'expérience du louvetier, l'expédition fut un

fiasco. Et le carnage continua de plus belle<sup>(3)</sup>. Les registres paroissiaux en portent la trace, en ce printemps de 1765, avec ces mentions : “*Acte de sépulture du corps de... mangé en partie par la Bête féroce...*”.<sup>(1)</sup>

Prenant l'affaire au sérieux, le Roi donna l'ordre à son premier porte-arquebuse, M. Antoine de Bauterne, de se rendre immédiatement en Gévaudan et de lui rapporter à Versailles la dépouille du monstre. Cette fois, on fut rassuré : la Bête allait périr puisque tel était l'ordre de Sa Majesté. M. de Bauterne, arriva en Gévaudan, sûr de n'avoir pour vaincre qu'à paraître. Hélas, tel un défi, le 4 juillet, en plein midi, la Bête enleva une vieille femme, Marguerite Oustalier, qui filait tranquillement sa quenouille près de Broussoles. Elle la laissa morte après lui avoir arraché la peau du visage. Vexé, le porte-arquebuse n'en laissa rien paraître. Il continua à vivre sur un grand pied et sur le dos des paysans locaux qui commençaient à la trouver saumâtre<sup>(4)</sup>. Finalement, s'étant déplacé en Auvergne, il tua un grand loup et l'envoya, empaillé, à Versailles, se targuant d'avoir débarrassé le Gévaudan d'une Bête qui, finalement, n'était qu'un simple loup. La Cour en fit des gorges chaudes aux dépens des paysans crédules. Le Roi récompensa avec largesse Monsieur de Bauterne et classa l'affaire. La Bête fut naturalisée et conservée dans les greniers du Cabinet du Roi, puis fut brûlée<sup>(1)</sup>.

Mais le loup n'était pas la mystérieuse Bête. Celle-ci se manifesta, de nouveau. Dès les premières neiges, elle attaqua deux enfants à la Besseyre-Saint-Mary, puis deux femmes du côté de Lachamp et, dévorant une jeune fille de Lorcières, elle *luy coupa la teste qu'elle transporta à six pas de son corps, le traîna pour en manger tout le col, les épaules, le devant des mammelles, le mollet d'une jambe, après luy avoir tiré ses bas avec ses griffes des pattes de devant, et quelques ouvertures au bas ventre*<sup>(1)</sup>... Les curés, sur les registres paroissiaux, eurent, de nouveau, à transcrire : “*J'ai enterré, dans le cimetière du village, les restes de... dévoré par la Bête féroce qui parcourt le pays*”.<sup>(1)</sup> Elle avait, en effet, repris ses courses vagabondes et, à partir du 1er janvier 1766, elle se montra tous les jours. On compte, pendant l'année 1766, 37 attaques, 19 tués, 13 blessés et, comme en 1764 et 1765, surtout des enfants, surtout des femmes. Dans les six premiers mois de 1767, on relève 40 attaques, 22 tués, 7 blessés. C'en était trop !

Il fallait réagir, mais était-il politiquement correct d'accuser M. de Bauterne d'avoir trompé le Roi ? Les paysans décidèrent de prendre leur destin en main. Le 19 juin 1767, après un grand pèlerinage à Notre-Dame-des-Tours, toutes les paroisses du pays s'unirent sous l'autorité du Marquis d'Apcher pour organiser une battue. Parmi eux, il y avait un laboureur âgé de soixante ans, Jean Chastel. Armé de son fusil et de deux balles trempées dans l'eau bénite, il était posté au pied du Mont-Mouchet, au lieu-dit la Saugue d'Auvers, quand il vit, vers 10 heures, arriver la Bête. Calmement il visa, tira et la tua<sup>(5)</sup>. Les témoins rapportent que l'animal était couvert de cicatrices. En l'ouvrant, on trouvera dans ses entrailles des restes d'une jeune fille. Était-ce bien la Bête tant redoutée ? Cette fois, apparemment oui, car de ce jour il n'y eut plus aucune attaque. Au total, de juin 1764 au 19 juin 1767, on dénombrerait, mais les statistiques sont variables, entre 190 et 247 attaques, quelques 104 à 119 tués et, au moins, 52 blessés.

Si c'était la Bête, quelle était sa nature ? Ce n'était pas un loup, car les paysans connaissaient bien ce prédateur et n'auraient pas été abusés très longtemps. D'ailleurs dans les actes de sépulture, les curés notaient bien : « *Tué par la Bête féroce* » et non pas par « *le loup* ». À l'époque, on a parlé d'un animal exotique,

ainsi, dans son mandement, l'évêque de Mende évoque-t-il « *une bête féroce, inconnue dans nos climats* ». Différentes hypothèses ont été avancées : une hyène<sup>(6)</sup>, un glouton, un tigre échappés de la foire de Beaucaire, voire même un ultime survivant des mesonychia, sorte de « lous à sabots » disparus vers la fin de l'éocène. Sans preuve, car aucune dépouille n'a été conservée.

L'intervention d'un fou sadique vêtu de peaux de bête a naturellement été avancée. Serait-ce un lycanthrope ? D'autant qu'il existait des exemples similaires dans le passé et que les victimes avaient souvent fait l'objet d'acte sadique. Cette hypothèse, évoquée pour la première fois, en 1911, par un de mes prédécesseurs au XV<sup>e</sup> fauteuil de notre Académie, le professeur Paul Puech<sup>(7)</sup>, soutenue par plusieurs historiens, dont Alain Decaux, fit naturellement *flores*, générant livres et films. On a évoqué les membres de la famille Chastel, dont certains avaient une réputation de sorcier<sup>(8)</sup>. On a avancé le nom de Jean-François-Charles de La Molette, comte de Morangiès qui, selon certains, militaire déchu, calculateur et dénué de scrupules, aurait assouvi à la fois une vengeance et une soif de puissance frustrée. Pour romanesques qu'elles soient, ces interprétations ne s'appuient sur aucune preuve tangible.

La découverte, en 1958, du rapport d'autopsie de l'animal réalisé, le lendemain de sa mort, par un chirurgien, Antoine Boulanger, et consignée par le notaire royal Roch Étienne Marin relança les supputations<sup>(9)</sup>. La longueur depuis la racine de la queue jusqu'au sommet de la tête était de 3 pieds soit 98 cm, le poids était de 109 livres, soit environ 53 kilos, la dentition était composée de 12 incisives supérieures et inférieures, 4 crochets supérieurs et inférieurs et 6 molaires supérieures et inférieures soit 22 dents<sup>(5)</sup>. C'était la dentition d'un canidé. Aux vues de ce rapport, on a envisagé l'hypothèse d'un hybride de loup et de chien de berger. Plusieurs candidats ont été proposés : Mâtin espagnol, chien de guerre connu depuis l'Antiquité ou Charnaigre, race aujourd'hui disparue mais présente à l'époque en Languedoc.



*La Bête du Gévaudan. Gravure sur bois. Bnf. (1764)*

Mais, en 1998, un nouveau document de 1819, découvert dans la Bibliothèque Centrale du Muséum d'Histoire naturelle, apporta un éclairage nouveau<sup>(10)</sup>. Bien que le roi ait refusé de voir la Bête tuée par Chastel, il semble bien que, naturalisée, elle avait été conservée dans le Cabinet du Roi. Elle était identifiée comme une hyène rayée (*hyena hyena*). La dépouille a disparu... On reste donc toujours sur notre faim.

D'autant qu'il persiste plusieurs points d'ombre. Y-a-t-il eu un seul animal ou plusieurs ? Comment expliquer les actes sadiques, les décapitations, le fait que certaines victimes avaient été dénudées ? Y avait-il derrière ces agressions, un *serial killer* ayant dressé un animal à tuer ? On ne le saura probablement jamais, mais cette histoire sera toujours une mine, comme cela l'avait été de son temps, pour nourrir romans, téléfilms, films cinématographiques, jeux vidéo, chansons et poèmes, sans parler que la Bête est devenu un argument touristique en Lozère, et une justification pour réintroduire le loup en Gévaudan.

## NOTES

- (1) FABRE F.- La bête du Gévaudan. Lib. Floury, 1930, pp.208. Source Gallica Bnf.
- (2) A.D. Hérault, Fonds de l'Intendance de Languedoc, (Cote C. Liasse n°43 et 44).
- (3) [http://www.archivesdepartementales.puydedome.fr/archives/fonds/FRAD063\\_000030008/n:19](http://www.archivesdepartementales.puydedome.fr/archives/fonds/FRAD063_000030008/n:19).
- (4) Comptes des frais de chasse de la Bête du Gévaudan (1765), et d'un loup qui désolait les diocèses de Grasse et de Fréjus. (1788-1789).. XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle. Source Gallica. Bnf.
- (5) Lettre écrite d'Auvergne à M. le comte de \*\*\* au sujet de la destruction de la vraie bête féroce, de sa femelle et de ses cinq petits, qui ravageaient le Gévaudan et ses environs. On y a joint les proportions du corps de ce redoutable animal (6 juillet 1767). Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-LK2-1888.
- (6) CROUZET G.- Requiem en Gévaudan, CRDP, Clermont-Ferrand, 1992 ; La Grande Peur du Gévaudan, compte d'auteur, 2001 ; Bêtes en Gévaudan, compte d'auteur, 2010.
- (7) PUECH P. - Qu'était la Bête du Gévaudan, Mémoire de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 1911. Tome 2, n° 4, p.402-413.
- (8) MENATORY G. - La Bête du Gévaudan, compte d'auteur, Mende, 1976
- (9) Procès-verbal de l'autopsie in JULLIEN F. V. note n° 10. (Archives Nationales, liasse F 10-476, fonds agriculture, destruction des animaux nuisibles).
- (10) JULLIEN F. – La deuxième mort de la bête du Gévaudan. Editions du Muséum du Havre. Collection : Annales du Muséum du Havre. N° 59. Annales du Muséum du Havre. N° 59. Le Havre 1998.